

tomber un regard de pitié sur un officier autrichien qui allait subir également l'amputation. "Pauvre diable! murmura-t-il."

"Et il se mit à fredonner une chanson. J'allais quitter l'ambulance, lorsque je vis entrer un soldat du 72^e. Il se traînait péniblement, une main appuyée sur son fusil, une balle lui avait traversé la jambe. De l'autre main, il soutenait un Autrichien, auquel dans l'action il avait administré un magnifique coup de baïonnette à l'épaule; il l'avait relevé du champ de bataille et l'amena pour le soigner.

— Nous lisons dans un journal de Paris :

Voici la manière originale dont le *Te Deum* en l'honneur de la bataille de Solferino, a été annoncé dans un petit village des environs de Paris :

— Mes très chers frères, a dit M. le curé de M. . . . , en montant en chaire, je voudrais bien vous laisser partir, puisque l'office est terminé; mais je suis obligé de vous retenir encore quelques minutes. Nous avons à chanter le *Te Deum* d'obligation. Ayez un peu de patience; cela ne sera pas long.

Un autre curé, dans un village du Midi, s'est montré plus habile. Il a fait afficher le samedi, à la porte de l'église, que le lendemain, dimanche, on prierait pour les âmes du purgatoire, et à l'issue de la messe il s'est exprimé en ces termes :

— Mes chers amis, vous savez que la guerre envoie vers le Seigneur beaucoup d'âmes qui n'étaient peut-être pas suffisamment préparées au grand voyage. M. le ministre, préoccupé de cette grave question, nous exhorte à prier pour les Français retenus en purgatoire. Les Autrichiens, qui sont de bons catholiques sauront bien retirer les leurs; ne nous occupons donc que des nôtres, et prions pour leur salut.

— Nous lisons dans une correspondance d'Italie :

Pendant un moment d'arrêt, un chirurgien-major m'a fait remarquer un zouave et un grenadier autrichien, blessés tous deux, et qui sont devenus deux amis intimes. Leur histoire est à la fois touchante et plaisante.

C'était pendant une lutte à la baïonnette. Le zouave se battait contre l'Autrichien. D'un coup de crosse violent, il lui brisa la cuisse. L'Autrichien en tombant, casse le bras au zouave. Les voilà tombés l'un à côté de l'autre, et voilà leur furie éteinte.

Le zouave, qui baragouine un peu l'italien, dit à l'Autrichien :

— Tu es un brave, toi, et je ne veux pas te laisser crever là comme un chien. J'ai encore un bras; les jambes sont bonnes, je vais te porter à l'ambulance.

Et il fit comme il le dit. En arrivant il dit au chirurgien-major :

— Vous le voyez, major, nous sommes mauche à mauche; guérissez-nous vite que nous puissions jouer la belle.

FILOUTERIE.

Un jeune étudiant appartenant à une famille respectable de Québec, a été dernièrement prendre le frais à la Campagne. Il s'est introduit dans les meilleures familles de quelques paroisses qui ne sont pas très éloignées de Québec, et a profité de la bonne hospitalité qu'on lui a donnée pour leur escamoter quelques pièces sonnantes d'argent monnayé, ayant bon cours en cette province.

Nous rapportons ce fait afin que nos lecteurs setiennent en garde contre de pareils filous qui sous des dehors assez passables cachent une âme vile et qui ne regardent pas aux moyens lorsqu'il s'agit de se procurer quelques deniers.

Nous veillerons avec soin sur cet individu, qui n'est pas à sa première affaire, et nous le prévenons que le *Bourru* est de furieuse humeur.

PLAISANTERIE DÉPLACÉE.—Il y avait dernièrement à Weaverville, dans la Californie, un bal auquel s'étaient rendues grand nombre de femme avec leur pompons. Ces petits Californiens, excités sans doute par la musique, accompagnaient les dances de cris et de vagissements si discordants, qu'il fut résolu à l'unanimité, de les reléguer dans une salle voisine, à la garde de quelques jeunes gens de bonne volonté. Mais les gardiens ne furent pas plus tôt seuls, qu'ils commencèrent à changer les vêtements des enfants, et ils s'acquittèrent si bien de leurs nouvelles fonctions de nourrices, qu'à la fin du bal, lorsque les mères rentrèrent dans l'appartement pour reprendre leurs enfants, nulle d'elle ne s'aperçut, au milieu de la confusion inséparable de ce moment du départ, de ce cruel travestissement. Arrivées chez elles, les femmes, épuisées par une nuit de dance, couchèrent à la hâte les petits *étrangers*—c'est le cas ou jamais de donner aux nourrissons cette épithète anglaise. Mais qu'on s'imagine les scènes d'étonnement, de douleur et d'indignation, lorsqu'à son lever, chacune des mères découvrit dans ses bras un être qu'elle ne connaissait pas. Celle-ci avait allaité pendant la nuit un gros garçon joufflu, croyant offrir le sein à une fille mignonne; celle-là était la femme d'un brun et elle voyait dans son berceau un enfant aux cheveux rouges et frisés. En un mot, parmi les danseuses de la ville, il n'y en avait pas une seule contentée de son lot, quelque vilain que fût son propre enfant. Il y eut, ce jour-là, comme on peut bien le penser, de grands mouvements d'allées et de venues dans les rues de Weaverville et sur les chemins des environs. La plupart de ces mères demeuraient dans des maisons de campagne situées à une douzaine de milles de la ville, et il devait leur être difficile de tomber, précisément à une première visite, dans la maison où se trouvait leur enfant. On s'interrogeait avec anxiété; les renseignements s'entrecroisaient; on s'offrait

des consolations réciproques et, pour brocher sur le tout, on maudissait de bon cœur les auteurs de la mystification. Parfois, deux enfants, de quelque mois seulement, se ressemblaient à tel point que les mères hésitaient dans leur choix.

Décide si tu peux et choisis si tu l'oses; mais elles ne l'osent point et l'on mandait les pères pour servir d'arbitres dans cette incertitude. Enfin, après quatre ou cinq jours de courses pénibles, d'échanges et de contre-échanges, chaque mère était rentrée en possession de son bien, ou le croyait du moins; mais il s'écoulera plus d'un jour avant que les mauvais plaisants qui se sont amusés à leurs dépens, puissent reparaitre dans ces défrichements sans risquer d'y avoir les yeux arrachés; car leurs victimes sont d'autant plus furieuses, que cette voix du sang, dont on a une si haute opinion; leur a fait cruellement défaut en cette circonstance.

ANECDOTES.

— Un jeune homme de nos amis qui a l'habitude de porter un chapeau sinon ridicule au moins très singulier fit rencontre, ces jours derniers, d'un individu grotesquement laid, qui s'arrêta devant lui pour rire au nez de son couvre-chef.

— Eh! mon Dieu! lui dit notre ami, vous avez tort de vous moquer, car pour deux dollars je puis changer de chapeau, tandis que vous ne trouveriez pas à changer de figure pour tout l'or de la Californie.

— Dernièrement une sentinelle de garde à une des portes du palais des Tuileries, avait reçu l'ordre de ne laisser pénétrer personne. Un personnage tout chamarré d'or se présente, et le soldat fidèle à sa consigne lui refuse l'entrée.

— Mais je suis le Prince de Poix, dit le grand seigneur en insistant.

— Quand vous serez le Duc des Haricots, vous ne passerez pas, répondit la sentinelle.

— Dans une ambulance, deux zouaves étaient assis sur la paille. On venait de les amputer. Leur figure n'exprimait qu'une extrême admiration; de la douleur, pas un vestige. Ils étaient tout entiers à l'enthousiasme que leur inspirait la perfection et la rapidité avec lesquelles le chirurgien leur avait coupé la jambe.

— Comme il travaille vite! disait l'un.

— Et proprement! disait l'autre.

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.